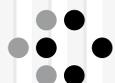


Christian Prigent

*Une hérédité ravigotée*

*Entretien*



P.O.L

## UNE HÉRÉDITÉ RAVIGOTÉE

Patricia Victorin : – *Je partirai de ce que vous dites : « D'évidence, ceux qui écrivent sont faits de la matière des livres qu'ils ont lus<sup>1</sup>. »*

Christian Prigent : – Cela va pour moi de soi et je m'en suis expliqué souvent<sup>2</sup>. Plusieurs auteurs du Moyen Âge figurent parmi les composantes de ladite matière. Ce sont d'abord des souvenirs de mes études universitaires. Quand j'étais étudiant à Rennes, je trouvais très décevants la plupart des enseignants en littérature. C'était juste avant 1968, date à laquelle on vit arriver de nouveaux assistants dont la formation « structuraliste » allait apporter du neuf dans l'approche des textes. Ceux que j'ai eus comme professeurs étaient encore lansonniens. Ils donnaient des biographies interminables et situaient les œuvres dans le rapport à ces données biographiques. Les seuls professeurs intéressants étaient les médiévistes. Ils avaient des compétences très à part : historiques, philologiques. Ils n'étaient pas, et pour cause, du côté d'une explication des faits littéraires par la biographie ou l'expressivité subjective. Et ils étaient passionnés par la matière littéraire dont ils parlaient. Je me souviens surtout de Charles Foulon. C'était un personnage imposant (même physiquement). Il parlait de Chrétien de Troyes avec une faconde à la fois érudite et chaleureuse. Son enthousiasme était communicatif. L'année où j'étais son étudiant, il faisait cours sur *Le Chevalier au Lion*. J'ai beaucoup lu de ce côté, alors. Et pas mal travaillé côté philologie. Je me souviens avoir passé une épreuve de certificat de licence sur le portrait du « vilain » que rencontre Yvain au début du roman éponyme...

P. V. : – *Une référence que l'on retrouve dans vos textes...*

Ch. P. : – Oui. J'avais été interrogé sur ce passage que je connaissais par cœur. Je le trouvais magnifique d'aplomb descriptif, de drôlerie, de richesse verbale. Excellente note, du coup – dont je ne suis pas peu fier, encore aujourd'hui ! Ensuite, j'ai toujours lu des textes du Moyen Âge. Pas du tout d'une manière savante. Mais en picorant, sans constance, au hasard, mais au bout du compte assez assidûment. Surtout l'œuvre de Chrétien de Troyes. Pas seulement : *Le Roman de Tristan, Aucassin et Nicolette*, les *Lais* de Marie de France, quelques poètes (ceux de la Grande Rhétorique, en particulier).

P. V. : – *Villon a-t-il une importance particulière ?*

Ch. P. : – Non. Villon fait partie, sans plus, de la masse des poètes que j'ai lus dans mes années de formation<sup>3</sup>. Jeune homme, je ne connaissais de son œuvre que ce qu'on peut lire dans les anthologies (*La Ballade des pendus*, etc.). J'y suis retourné plus récemment parce qu'il me semblait que la structure du *Testament* pouvait me servir pour la composition d'un livre de poèmes que je me suis mis en tête de faire autour de mes « amours ». C'est en cours, je ne sais encore ce qui en sortira... Comme je viens de le dire, j'ai lu surtout les romans de Chrétien : *Le Chevalier au Lion*, *le Lancelot*, *Le Conte du Graal (Perceval)*. J'ai beaucoup utilisé aussi un livre publié dans les années 1920 et sur lequel j'étais tombé par hasard chez un bouquiniste. C'est un recueil de proverbes français du Moyen Âge...

---

<sup>1</sup> Christian Prigent, in *Christian Prigent, quatre temps / rencontre avec Bénédicte Gorrillot*, Argol, 2009.

<sup>2</sup> Voir par exemple *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, brochure éditée en 2012 à Caen Éditions par l'Imec à l'occasion du dépôt des archives personnelles Ch. P. dans cette institution.

<sup>3</sup> « Villon le truand, Baudelaire le droguiste, Balzac l'allumé à la cafetière, Poe le poivrot, Musset le pleurnichard, Vigny le soudard, massacreur de loups, Barrès le belliqueux, Richelieu le faux gueux, [...]. Le Maurice Carême qui coupe l'appétit ! Paul Verneine, le poète soporifique » (*Les Enfances Chino*, P.O.L, 2013, p. 410-411).

P. V. : – *Morawski*<sup>4</sup>?

Ch. P. : – Oui... C'est un recueil surexcitant pour quelqu'un qui écrit : on a envie de tout recopier ou de réécrire des proverbes à la manière de ceux dont ce livre est la recollection. Dans l'un des derniers numéros de *TXT*<sup>5</sup>, j'ai publié un choix des proverbes donnés par Morawski. Les republier dans cette revue censée être « d'avant-garde », c'était les sortir de la poussière du patrimoine et tenter d'en montrer la vivacité, la coloration vivante, la puissance d'incitation à l'écriture.

P. V. : – *En lisant l'épisode des « Douze » dans votre roman Demain je meurs, j'ai pensé aux Douze Preux*<sup>6</sup>. *Je me trompe ?*

Ch. P. : – Les militants communistes bretons qui ont arrêté un train de canons en route pour l'Indochine dans la gare de Saint-Brieuc en 1950 étaient douze. Belle coïncidence. J'ai d'abord évidemment lié cela aux douze apôtres du Christ. Mais vient aussi en surimpression *Les Douze* d'Alexandre Blok<sup>7</sup>, long poème épique et futuriste sur la révolution bolchevique. Mais au moment où j'écris ce texte, il n'y a pas de rapport conscient avec les Douze Preux.

P. V. : – *Le Moyen Âge est très présent dans votre œuvre, d'une manière disséminée...*

Ch. P. : – C'est surtout vrai pour le cycle en prose qui va de *Commencement* aux *Enfances Chino*. On trouve dans ces cinq romans des passages écrits dans une langue médiévale que je recompose à partir du minimum de savoir que j'ai de cette langue et de mon goût pour son lexique, sa syntaxe, sa prosodie. Cette recomposition est évidemment fantaisiste. Mais moins désinvolte qu'on pourrait penser. J'ai recours aux dictionnaires de langue médiévale, aux traités syntaxiques, je prends modèle sur des textes de Chrétien, de Bérout, etc. Ce sont des recyclages ostensiblement bricolés, des pastiches délibérément visibles – mais c'est aussi déférent, affectueux, complice (en tout cas, c'est la sensation que j'aimerais donner).

P. V. : – *Le geste n'est donc pas uniquement parodique, ludique ?*

Ch. P. : – Le geste est principalement parodique (je fais « à la manière de... »). Mais il est dominé par le rêve qu'il y aurait une possibilité d'organiser des dérapages rapides de l'hyper moderne vers l'ancien et vice versa. Et de montrer, ce faisant, à quel point le très ancien est encore présent, et lisible, dans la langue la plus contemporaine. Je travaille (ou je joue, plutôt : rien de lourdement sérieux là-dedans) à faire réapparaître dans une langue ostensiblement « moderne » les traces des différents états du « roman » d'autrefois : la mémoire sonore, lexicale, syntaxique stratifiée dans l'idiome. Au moins le fantasme que j'ai de cette mémoire et des façons qu'elle a de hanter ma propre langue. Avec, en plus, ce fait qu'il y a une connexion intime entre les états divers du parler médiéval et la langue que parlaient mes grands-parents paternels : le gallo, un dialecte roman, souvent plus proche du roman que du français moderne... Dans *Demain je meurs*, il y a un passage où la « Chienne

---

<sup>4</sup> Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, rééd. Champion, 2007.

<sup>5</sup> *TXT* n° 28, 1991, rubrique « Salut les Anciens ».

<sup>6</sup> C. Prigent, *Demain je meurs*, P.O.L., 2007.

<sup>7</sup> *Quatre Poètes russes*, avec *Les Douze* de Blok, traduits par Armand Robin (1949), livre réédité par Le Temps qu'il fait, 1985.

du Monde » parle. Je m’y suis amusé à reconstituer en accéléré l’évolution de langue entre le bas-latin, le roman du XII<sup>e</sup> siècle, etc. – jusqu’au français de Mme de Sévigné. Le paragraphe dévide, à toute vitesse, une synthèse d’histoire, celle de mes ancêtres, avec dérapage final de l’ancien français vers le gallo. Je voulais en somme faire entendre le bruit que la langue a fait, à travers le temps, dans la gorge de tous ces gens, jusqu’au moment relativement récent où je les ai entendus, moi, parler cette langue gallo :

« In antiquis temporibus gens illa jam inter pluvias frigias mugitusque boum vivebat ruri. [...] Par siecles apres, illoc emmi bues, gelines et chevalx a mesme campayne vivoient, et poverté les encumbroit : molt unt oïd e peines e ahans. [...] Par ainsi nul mal qui trop les tourmentast et fist sentir gueuserie de leur condition et sentoient peu qu’ils estoient fort à plaindre. Mais ils eurent fils bossus, sujets médiocres, morts jeunes. [...] Puis fut long cor en maotüdi temps, eu euzaut’ d’cé nous i font toujou les pêsans : caousant pataud, portant sabiots [...] » (*Demain je meurs*, p. 90)

Je suis membre de l’association des *Amis du parler gallo*. Il m’arrive d’aller à des réunions de cette association. J’y vais pour entendre cette langue, que je comprends mais ne parle pas. C’était celle de ma grand-mère, de mes grand-tantes. Mon père la parlait encore. Dans mon fantasme d’héritité linguistique ravigotée, elle fait résonner quelque chose de la langue que j’imagine qu’on parlait à la cour de Champagne du temps de Chrétien.

Bien sûr, dans le travail d’écriture, les choses ne se passent pas d’une manière aussi programmée et rationnelle que j’ai l’air de le dire. Les choses surgissent de manière bien plus aléatoire. Un exemple. Quand j’écrivais *Grand-Mère Quéquette*<sup>8</sup>, je vivais au fin fond du Perche. C’était pas mal pour écrire sur une matière principalement rurale car l’espace alentour l’était bigrement. J’avais l’habitude de lire le journal local, *Le Perche*. On y trouvait des petites annonces. Une rubrique « objets perdus ». Des animaux perdus, aussi. Généralement un chien, un chat. Un jour, je tombe sur une annonce qui disait : « perdu bœuf ». Un malheureux avait trouvé le moyen d’égarer son bœuf. C’était à Soligny-la-Trappe. Or il y a cela dans *Aucassin et Nicolette*. Aucassin rencontre un paysan bien emmerdé : il a perdu le bœuf de son maître. Et voilà que ça connecte : d’une part l’anecdote la plus triviale (et en même temps assez extraordinaire !), d’autre part un souvenir de lecture. Entre les deux : arc électrique, étincelles – et ça fabrique de la fiction. Cette bribe de fiction est dans *Grand-Mère Quéquette*<sup>9</sup>. Elle intègre les personnages de mon roman (Paumier, etc.) et se raconte (approximativement !) dans la langue d’*Aucassin et Nicolette*. J’ai même reproduit en bas de page la coupure du journal.

[Christian Prigent récite alors de mémoire le passage d’Aucassin et Nicolette : « Or a trois jors qu’il m’avint une grande malaventure, que je perdi li mellor de mes bués, Roget, le mellor de me carrue ».]

P. V. : – *J’en viens à ce que vous dites dans Christian Prigent, quatre temps : « Je tente d’écrire comme on retombe en enfance [...] une enfance de la langue<sup>10</sup> »...*

Ch. P. : – Dans mes romans, je voudrais que coïncident le plus et le mieux possible le temps de l’écriture (narration) et le temps de ce dont l’écriture parle (fiction). C’est la raison

---

<sup>8</sup> *Grand-Mère Quéquette*, P.O.L., 2003.

<sup>9</sup> « [...] tu te veux vergoignier et toi honnir et membres tranchier et ores te vois trestoz enragiez : c’est exagéré pour un bovidé égaré. Or tien, vint que j’ai ci en me borse, si te sol ton buef, Roget ou suen nef, lesse choir desverie. Ainz sai Paumier le dolant que c’est payé pour rigoler, [...] et reumine pevré et malvais cherbon dejoste le perron ovec du ris jaune noielé de sable, et plore son buef en atapiné. Et cy falt la geste en gran reculé pour pigmenter sauce, adorer saumâtre et changer idées ». (*Grand-Mère Quéquette*, p. 108)

<sup>10</sup> C. Prigent, *Christian Prigent, quatre temps / rencontre avec Bénédicte Gorrillot*, op. cit., p. 199.

pour laquelle j'écris au présent. Comme si l'événement surgissait au moment même où je le décris. Un autre moyen consiste à reconstituer un moment d'éclosion de la langue, de rejouer une naïveté sensuelle du langage. La langue française a une enfance. Elle a coïncidé avec la sénilité du latin. Cette sénilité fut la puérité de ce qui n'était pas encore le français. Ce basculement épiphanique est un moment magnifique : un idiome s'use, chevrote, râle, agonise – et de cette agonie harassée surgissent les balbutiements, le joyeux babil de la nouvelle langue. On ne peut penser ce passage (qui dure quelques siècles) sans émotion. Parce que ça a passé charnellement dans des gosiers qui ont malaxé la langue d'une manière si brutale, si maladroite, si vicieuse (mais si affectueuse aussi, si gourmande – et si rudement pratique) qu'ils en ont fait une autre. Comment ne pas être sensible (je veux dire : presque érotiquement sensible) à cette re-naissance de la langue et par voie de conséquence des visions de mondes que la langue avec elle emporte ? Si j'ai jamais espéré faire quelque chose en littérature, c'est donner, dans le style, la sensation de cette renaissance, de cet état perpétuellement renaissant du parler. Du coup, il m'a fallu d'une part fantasmer une origine de langue (et reconstruire ici et là dans ma propre langue quelques bribes de cette origine) ; d'autre part saisir la langue aux moments, dans les lieux et selon les vecteurs qui la font perpétuellement renaître : les argots, les accents, les défauts de prononciation, les excentricités poétiques, les emprunts polyglottes, les fautes de grammaire, les contraintes prosodiques, les dialectes, etc. – tout ce qui fait qu'elle tremble, ne s'ossifie pas, reste fraîche, vit d'une capacité de perpétuelle réapparition. Car c'est ainsi qu'elle fait à chaque fois réapparaître le monde, se former sous nos yeux comme dans nos oreilles et à travers nos gosiers la figure innombrable des mondes<sup>11</sup>.

P. V. : – *La langue médiévale, c'est aussi le lien à l'oralité pour vous ?*

Ch. P. : – J'ai dans la tête la sensation des cadences (pas seulement au plan prosodique mais aussi au plan syntaxique) via lesquelles la langue médiévale *conserve* le latin, transmet quelque chose du latin. Cette langue où subsistent des marques de flexion a moins besoin que la nôtre des liens syntaxiques et peut faire se promener plus librement les billes de mots sur la tringle des phrases ou des vers. Je suis sensible (même si cette sensation relève largement du fantasme) à la liberté dont il me semble que jouit du coup la langue médiévale : non vraiment fixée, ni côté orthographique, ni au plan grammatical, ni au niveau de la syntaxe. Mais, en même temps nettement cadrée, caissonnée par des cadences prosodiques d'une grande rigidité, empesée par le bloc assonancé des laisses, lourdement martelée par les répétitions, par le retour des formules stéréotypées, etc. Or, d'une certaine manière, l'expérience de la poésie (de toute poésie) consiste à fabriquer des espaces signifiants flottants (libres, ambigus, polysémiques) à l'intérieur de formes hyper-rigidifiées, calibrées par la règle (ou le simple souci) prosodique et durcies par la propension à l'ellipse. Tout ceci (cadences, rythmes, écholalies) a à voir avec l'oralité, oui, bien sûr. Mais pas au sens d'une déclamation effectivement sonore. Surtout au sens de cette forme particulière d'élocution (y compris silencieuse) que réclame le réglage syntaxique et prosodique du roman médiéval.

---

<sup>11</sup> Voir ce que dit Christian Prigent dans un entretien avec Roger-Michel Allemand, à propos de la langue médiévale : « J'ai du goût pour la pluralité des langues, pour l'infinité du potentiel lexical, pour l'hétérogénéité des niveaux, des registres, des accents, pour les argots, les dialectes, les patois, les lexiques techniques. Il y a une saveur dans les prononciations et les phrasés variés, les énonciations bancales, les échos anciens toujours là, en sourdine, sous ce que le parler moderne en a fait. Travailler avec ça, c'est retraverser la mémoire de la langue. Et ce n'est pas sans émotion qu'on essaie de retrouver les façons que "ceux d'avant" avaient de la mastiquer et de la proférer. Je crois que l'effort que le monde nous fait et la vision que nous en avons s'enrichissent à proportion de la profusion des noms que nous posons sur lui. La justesse de ce que nous disons de lui est fonction de cette diversité polyphonique. Alors l'ancien français, oui – entre autres. Comme exemple d'une altérité historique de la langue dans la langue. Un moment qui m'émeut parce qu'inaugural, archaïque et séminale. Où j'aime aller chercher des formes syntaxiques, lexicales, métriques à la fois exotiques et familières (parce que la langue moderne ne les a pas oubliées : elles sont à l'œuvre dans les réseaux souterrains sur lesquels elle s'appuie). »

P. V. : – *C'est le roman en vers qui vous intéresse ?*

Ch. P. : – J'ai lu aussi des textes en prose (les innombrables versions des récits de la quête du Graal, entre autres). Mais ce n'est pas ce que je retiens, ce n'est pas de cela que je suis redevable.

P. V. : – *Les fatrasies, paradoxe entre rigidité et liberté ?*

Ch. P. : – J'ai découvert les fatrasies grâce à Georges Bataille qui leur avait consacré une étude dans les années 1920<sup>12</sup>. J'y suis revenu, à côté de votre propre étude, pour le petit dossier que lui a consacré le numéro 31 (1993) de *TXT*. Ce qui y frappe, c'est la distorsion entre d'une part la rigidité formelle, l'exactitude syntaxique, la régularité grammaticale et d'autre part l'irrationalité fantaisiste de ce que cela dit. Ces textes démontrent joyeusement qu'on peut être linguistiquement correct tout en produisant des énoncés délirants (du point de vue de la vraisemblance).

P. V. : – *Je vous cite encore : « Les modernes ne sont pas les enfants des anciens. C'est plutôt le contraire : la perplexité et le savoir vivant qui nous viennent des modernes nous font regarder les anciens d'un œil moins tué d'indifférence ; ainsi nous pouvons les ré-enfanter à chaque fois : les rendre à l'inquiétude de la vie », peut-on lire dans Salut les anciens<sup>13</sup>. En quoi les Anciens du Moyen Age sont-ils nos Modernes ?*

Ch. P. : – J'ai dit cela par rapport aux auteurs anciens en général : les Latins, les auteurs du patrimoine français classique. On peut considérer qu'ils sont du côté de la mort. Ils auraient disparu de nos écrans parce que l'état de langue dans lequel ils s'exprimaient et les faits (culturels, sociaux) qu'ils évoquaient sont désormais obsolètes. On ne les lirait donc plus que par souci d'érudition, dans une perspective muséale. Mais ce n'est pas ainsi que cela se passe quand on écrit, comme c'est mon cas, non pas devant un lectorat mais devant la bibliothèque. C'est-à-dire quand on forme le projet (certes prétentieux et naïf) de dialoguer avec Eschyle, Chrétien, Rabelais ou Rimbaud (c'est-à-dire avec ceux qui ont fait qu'un jour, pour les avoir lus, on s'est mis à écrire). Alors on est avec les anciens dans une rivalité « virile » : on écrit face à eux. On n'est pas assis dans le musée que constituent leurs œuvres. Mais debout, vivant, devant eux également vivants. Fort de la certitude qu'ils furent, écrivant, portés par cette même vie qui fait que soi, on écrit. Et animé du désir de savoir mieux ce qu'il en était, pour eux, de cette vitalité inventive. Racine écrivait ainsi face à Euripide, Joyce face à Homère, Ponge face à Lucrèce, etc. On écrit pour retrouver, pour son propre compte, quelque chose du moment d'incandescence qui a fait qu'eux aussi, les Anciens, ont écrit – quelque chose du moment où ils vivaient l'épiphanie de leur écriture et disposaient de cette énergie qui consiste à ne pas se satisfaire des représentations qu'on nous propose du monde mais à en fabriquer de nouvelles, plus adéquates aux effets que le monde en vérité nous fait. Ce ne sont pas des contenus (des formes de pensée, des représentations, des visions du monde) que les anciens nous transmettent (car le temps périme ces contenus et ces formes) – mais l'énergie des causes qui firent qu'ils écrivirent et qui nous est commune, à eux et à nous. Qui écrit ressuscite à chaque fois cette vitalité – et redonne vie à tous ceux qui à un moment où à un autre de l'histoire des cultures en ont disposé.

P. V. : – *Je reviens sur le lien entre cette matière médiévale que vous revisitez et l'enfance, l'écriture autobiographique.*

---

<sup>12</sup> « Fatrasies », in *La Révolution surréaliste*, n° 6, mars 1926.

<sup>13</sup> *Salut les Anciens*, P.O.L., 2000, p. 60.

Ch. P. : – C'est la matière de mon enfance, celle de la présence de mes parents et de mes grands parents...

P. V. : – *Dans Demain je meurs, on recroise Chrétien, dans la narration du roman des origines, celle des amours parentales. Chrétien ouvre avec le motif de la reverdie : « ce fu au tans qu'arbres foillissent et le oisel en lor latin au matin cantent doucement ». Puis c'est Emilienne qui joue le rôle de Perceval : elle « guerpit sa maison », et va « querre un ostel u herbergier ». La propriétaire, « Dame vedve Bœuf, nee Juliette Larose », remplace la mère du héros dans le rôle de la « veve dame ». Et Emilienne rencontre le beau « bachelier Aimé, l'ueil bloi, meche blonde en bataille ». On pourrait multiplier les jeux de télescopes, brouillages et réécritures qui viennent se greffer sur le texte...*

Ch. P. : – La Bretagne, ce monde objectif-là, est dans et derrière mes livres. Mais pas seulement d'une manière directe, pas simplement parce que cela relève de ma biographie, des souvenirs de mon enfance. Egalement parce que cela vient des bibliothèques que j'ai fréquentées. La « matière de Bretagne » des gestes médiévales, donc. Mais aussi bien la bibliothèque surréaliste : Breton, Gracq, Maurice Fourré (*La Nuit du Rose-Hôtel, Tête-de-Nègre*)... Il y a de longues années, j'ai travaillé avec mon père à une anthologie commentée sur *Le Surréalisme et la Bretagne* (jamais paru, le commanditaire ayant fait faillite).

P. V. : – *Puiser dans les livres et leur passé lointain, est-ce une manière de mettre à distance le biographique ?*

Ch. P. : – Mon objectif n'est pas de raconter ma vie. Mais de faire de l'art. Pour fabriquer des objets d'art, on a besoin à la fois de l'intensité des affects qui viennent de l'intimité biographique, à la fois de tout ce qui met cette intimité à la distance des opérations formelles. Tous les outils de mise à distance sont bons à prendre. La parodie, par exemple. Le pastiche. La pseudo-érudition. La sophistication stylée... Le style, c'est une pudeur. Il élabore une sorte d'objectivité qui met à distance le déballage confessionnel, l'éjaculation expressionniste, la déclaration idéologique. Il y a cela dans mes textes : le passage par la bibliothèque, le pastiche, la parodie, la dimension intertextuelle. J'essaie de fabriquer une forme qui vient de l'intime mais où l'intime est coagulé et dés-affecté par l'artifice de la formalisation.

P. V. : – *Le Moyen Âge, pour vous, cela a à voir avec le « grotesque », le carnavalesque ? autre chose ?*

Ch. P. : – Ce n'est pas tellement le Moyen Âge carnavalesque (les soties, les fabliaux, les farces, etc.) qui m'a retenu. Le goût du carnavalesque, du grotesque, du bouffon m'est venu plutôt de Rabelais (au moins via la lecture qu'en proposait Bakhtine) et d'Alfred Jarry...

P. V. : – *Pourquoi ?*

Ch. P. : – Mon goût pour la littérature médiévale est chargé d'un pathos étonné. Il ne se vit pas sans une émotion à la fois violente et recueillie. Il est fait d'une déférence émue envers l'état de la langue qu'on y lit et qu'on y entend. Et il a besoin, plus que de la farce et des bouffonneries, d'une sorte de joie naïve à partager quelque chose de l'extase des auteurs du

XII<sup>e</sup> siècle devant les merveilles romanesques, les décors héraldiques, les paysages enluminés, la fraîcheur des passions courtoises, les bestiaires bizarres, les prouesses chevaleresques, etc.

P. V. : – *Votre Moyen Âge est lié à la merveille ?*

Ch. P. : – Ah oui ! Brocéliande, le Val-Sans-Retour, le Pertuis-Néanti, Barenton... Cette géographie à la fois si codifiée et si pathétique. Ces sites vus et décrits non comme des paysages réels mais comme des blasons, des emblèmes. On aimerait avoir les yeux baignés de l'eau de cette savante naïveté, et tout voir des magnificences et des horreurs effrayantes du monde dans cette lumière fraîche qui est celle de la merveille (mais cela veut dire simplement : dans la vertigineuse et ravissante clarté du non-savoir). Être aussi obsessionnellement curieux, à la fois roué et enfantin, que Perceval au début du *Conte du Graal*. Quand il ne répond aux questions du chevalier que par d'autres questions sur l'équipement de ce dernier. Puis quand, interrogé sur son nom, il répond qu'il ne sait pas, qu'il en a plusieurs, que tantôt on l'appelle « Cher fils », tantôt « Mon frère », etc.

P. V. : – *Dans Grand-Mère Quéquette, vous revisitez notamment ce personnage du nice Perceval, à travers la question de l'identité. C'est la grand-mère qui, chez vous, questionne le nice et endosse le rôle du noble chevalier :*

*« T'es qui, dit Grand-mère par espièglerie, toi qu'on voit passer parmi le lopin Quoi comme galopin ? [...] Suite de l'interpelle: qui t'es, chiffonnier ? Nomme-toi, petit pomme ! Parle ! Déclare matricule ! Arbore abattis avec numéro ! On t'appelle qui ? Courage le Kiki ! [...] Envoi de la blague : ho, ça vient, Prince des Zigotos, ou c'est pour demain ? » (Grand-Mère Quéquette, p. 173-174)*

*Aux trois noms mentionnés par Perceval (cher Fils, cher frère, cher seigneur) succède dans votre livre cette liste ludique :*

*« Grand-mère, je sais pas. On m'appelle pas : tout juste on claque des doigts. Chiffonnier c'est moi. Romano pareil. Galopin souvent. Untel par temps d'inadvertance. Machin (moue de dédain). Trucmuche pour faire vite. Truc pour encore plus. Chose en général. Monpote quand c'est chance. Pot'coz ou Vri-tongn (nez court) péjoré Vri-lous (nez sale) parmi les Bretons. Et, ad libitum : Monfils, Monfiston, Monfi, Lefrangin. C'est d'un compliqué, tout ce dérapé des identités ! Sans compter les suites, paraît, même après. Mon ci ou mon ça (chéri, con, vieux, amour, cochon, salaud, lapin...). Papa si j'ose le pas. Tonton par induction. Patron, rêvons-pas. Maestro, c'est trop. Papy on se calme. Mon, ma, ton et pas. Du possessif et du négatif. [...] Et après après : stage en feu Machin, Chose, Truc ou Untel, ex-Intitulé, ci-devant Nommé. » (Ibid., p. 174-175)*

Ch. P. : – Oui... C'est une version modernisée et carnalisée du texte de Chrétien. Cette version est parodique. Elle voudrait donc faire rire. Mais sa matière est tramée de plus d'angoisse que ne le sont les réponses distraites de Perceval au chevalier. Car, quand on est enfant, comment savoir, parmi la masse des noms, surnoms, prénoms, pseudos, sobriquets (etc.) que les gens vous donnent, lequel est le bon: celui qu'il faudra fonder, incarner, habiter, pourvoir d'un sens et d'une valeur dignes d'être retenus et considérés dans et par le monde ?

Saint-Brieuc, le 10 juin 2014